

## Sorour Darabi, fluide dans son geste et son genre

**SOROUR DARABI Y TIENT.** Lorsqu'on évoque son genre, il est impératif d'accoler masculin et féminin. Par exemple: le/la chorégraphe iranien(ne) est à l'affiche de Montpellier Danse. Une revendication nette et un exercice d'écriture raccord avec cette personnalité dont on commence à parler depuis deux ans. *« Je ne me définis pas comme un/une artiste trans mais non-binaire, insiste Sorour Darabi. A l'écrit comme à l'oral en français, j'insiste sur ce procédé inclusif qui est proche de ce que je vis. Assignée femme à ma naissance, je suis en transition et en transformation permanente. Je cherche une fluidité dans le genre. »*

Sorour Darabi, 27 ans, a grandi à Chiraz (Iran). Tournée vers les mathématiques dès le lycée, elle se découvre une passion pour la musique à 17 ans. Le violon au menton pendant six ans, elle a parallèlement la révélation de la danse contemporaine auprès de son compatriote Mohammad Abbasi, qui fonde le groupe ICCD dans lequel Sorour fait ses premiers pas de danseur(se), en 2010. *« La danse était taboue, interdite à l'époque en Iran, et nos*

*activités se déroulaient dans l'underground,* raconte Sorour. *Mohammad a étudié au Centre national de danse contemporaine d'Angers, et cela m'a donné l'idée de passer l'audition pour la formation Exerce, au Centre chorégraphique national de Montpellier. Un autre compatriote Ali Moini, également présent à Chiraz, m'a encouragé(e) dans cette voie. »*

En 2013, Sorour Darabi s'installe donc à Montpellier. Après deux ans de formation à Exerce, au Centre chorégraphique national, et un solo intitulé *Subject to Change* plus tard, l'artiste crée, toujours seul(e) en scène, *Farci.e*, en 2016, autour de la question du genre. *« Je n'ai pas choisi d'être une femme, je ne me sentais pas femme, je n'acceptais pas la place que l'on me donnait et qui m'avait été imposée, explique Sorour. Maintenant que je suis entre deux binarités, je touche les questions des deux côtés et je comprends mieux certaines choses comme la masculinité par exemple, ou encore l'inégalité homme-femme. »*

Pour son troisième solo en France, Sorour Darabi déplace le propos. Avec

*Savusun*, l'artiste renoue avec des rituels de deuil de la religion chiite rencontrés dans son enfance. *« Savusun signifie littéralement "gémir à la mort de Siavash" »,* lit-on dans le dossier de présentation du spectacle. *« Siavash était un prince légendaire perse. En farsi, siavash veut dire "quelqu'un avec un cheval noir". Savusun était le nom d'une cérémonie préislamique qui reconduisait le deuil du prince Siavash, et qui fut ensuite islamisée par les musulmans chiites sous le nom de Ta'zieh. »* Dans ce solo qui va bien au-delà de ces références, Sorour Darabi entend faire surgir des sensations conflictuelles en offrant *« une ode à la vulnérabilité où se mêlent la poésie, le chagrin, la joie, les rêves, les corps, les mains, les barbes, les seins, les poils, les fesses, les poumons, les ventres »...* ■

ROSITA BOISSEAU

*Savusun*, de Sorour Darabi.  
Montpellier Danse, Studio Bagouet,  
23 et 24 juin. Tél. : 0-800-600-740.  
Et les 26 et 27 juin, Centre national  
de la danse de Pantin. Tél. : 01-41-83-98-98.